

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique](#) ?ItemVal-Richer, Lundi 22 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Val-Richer, Lundi 22 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Empire \(France\)](#), [Guerre](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-10-22

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, lundi 22 oct 1849

sept heures

J'ai eu hier ici René de Guitaut. Je l'ai tourné et retourné en tous sens. Il y a quelquefois beaucoup à apprendre des petits hommes de peu d'esprit. Ils

reproduisent, sans y rien ajouter, la disposition du gros public. Je n'ai pu découvrir aucune inquiétude prochaine et sérieuse. Il affirme que le public ne croit pas du tout au triomphe des rouges, ni à la guerre, les deux seules choses qu'il craignît s'il y croyait. Je ne comprendrais pas comment le parti modéré se laisserait battre, ayant la majorité dans l'assemblée qui est la force morale, et le général Changarnier, qui est la force matérielle. Le mérite de cette position, c'est qu'elle donne au parti modéré la légalité, et rejette ses adversaires, Président ou autres, dans la nécessité des coups d'Etat, impériaux ou révolutionnaires. L'Empire et la Montagne ne peuvent plus arriver autrement. Je ne puis croire qu'ils tentent sérieusement d'arriver, quelque étourdi que soit l'Empire et quelque folle que soit la montagne. Il crieront ; ils se débattront, ils menaceront ; ils ne feront rien. Le pouvoir restera à l'assemblée, c'est-à-dire aux modérés, car il me semble impossible qu'ils perdent la majorité dans l'assemblée. Cela ne résout point les questions d'avenir. Mais cela prolonge sans secousse la situation actuelle. Je cherche incessamment dans tout cela, ce qui vous touche.

Je ne vois, quant à présent, que la guerre qui puisse réellement vous toucher. Et je ne crois pas plus à la guerre qu'il y a trois semaines. Regardez bien à tout, mais ne vous tourmentez pas plus qu'il n'y a sujet. Je peux bien vous dire cela, car je suis parfaitement sûr, moi, que je me tourmente autant qu'il y a sujet. Je n'aurai jamais un plus cher intérêt, en jeu. On me dit que M. Bixio disait le soir même de son duel avec Thiers : « J'ai eu tort. J'avais entendu dire cela à M. Thiers dans son cabinet, où il n'y avait que deux autres personnes. Je n'aurais jamais dû en parler. Je me suis laissé aller. J'ai eu tort. » Je trouve Montalembert excellent, presque toujours vrai au fond, et toujours saisissant, entraînant dans la forme. Un jeune cœur uni à un esprit qui prend de l'expérience. La dernière partie du discours est charmante, vive, tendre, pénétrée, abandonnée. C'est vraiment le pendant de son discours à la Chambre des Pairs sur les affaires de Suisse. Je saurai le vote ce matin, car je pense qu'on aura voté avant hier. Nous verrons ce qui en résultera pour le Cabinet. Pouvez-vous savoir ce que c'est qu'un M. Edouard de Lackenbacher, Autrichien à Paris, qui se dit envoyé par Le Prince de Schwarzenberg pour causer avec les gens d'esprit et expliquer la politique de son Cabinet ? Il ne parle que des affaires intérieures de l'Autriche, et il en parle dans un bon sens. Je serais bien aise de savoir d'où il vient réellement et ce qu'il vaut.

Onze heures et demie

Je ferme ma lettre avant d'ouvrir un journal. N'allez pas être malade, Tout le reste est passager ou supportable. Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Lundi 22 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-22.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 15/01/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3194>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 22 oct. 1849

Heure Sept heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Paris le lundi 22 oct. 1849 ²⁵⁷⁶
Sept heures

J'ai eu hier ici Rome' ce
Surtout. Je t'ai tourné et retourné en tous
sens. Il y a quelquefois beaucoup à
apprendre des petits hommes de peu d'esprit.
Ils reproduisent, sans y rien ajouter, la
disposition du gros public. Je n'ai pu
de ce côté aucune inquiétude prochaine et
sévère. Il affirme que le public ne croit
pas du tout au triomphe des rouges, ni à
la guerre, les deux seules choses qui craignent
s'il y croyait. Je ne comprendrais pas
comment le parti moderne se laisserait
battre, ayant la majorité dans l'Assemblée,
qui est la force morale, et le général
Changarnier, qui est la force matérielle.
Le mérite de cette position, est quelle
donne au parti moderne la légalité, et
rejette ses adversaires, Président ou autres,
dans la nécessité des coups d'Etat, impériaux
ou révolutionnaires. L'Empire et la

Montagne ne peuvent plus arriver autrement. Je ne puis croire qu'ils tentent sérieusement l'arrivée, quelque étourdi que soit l'Empire et quelque forte que soit la Montagne, ils crèveront, ils se débattront, ils mourront; ils ne feront rien. Le pouvoir restera à l'Assemblée, c'est-à-dire aux modérés, car il me semble impossible qu'ils perdent la majorité dans l'Assemblée.

Cela ne résout point les questions d'avenir. Mais cela prolonge, sans secouer, la situation actuelle.

Je cherche incessamment dans tout cela ce qui vous touche. Je ne vois, quant à présent, que la guerre qui puisse réellement vous toucher. Et je ne crois pas plus à la guerre qu'il y a trois semaines. Regardez bien à tout, mais ne vous tourmentez pas plus qu'il m'y a sujet. Je peux bien vous dire cela, car je suis parfaitement sûr, moi, que je me tourmente autant qu'il y a sujet. Je n'aurai jamais un plus cher intérêt en jeu.

On me dit que M. Bixio disoit

le soir même de son duel avec Thiers: « J'ai eu tort. J'avois entendu dire cela à M. Thiers dans son cabinet, où il n'y avoit que deux autres personnes. Je n'avois jamais dû en parler. Je me suis laissé aller. J'ai eu tort »

Je trouve Montalambert excellent, presque toujours vrai au fond, et toujours saisissant, entraînant dans la forme. Un jeune cœur uni à un esprit qui prend de l'hyperémie. La dernière partie du discours est charmante, vive, tendre, qu'on n'oublie pas. C'est vraiment le pendant de son discours à la Chambre des Pairs sur les affaires de Suisse. Je pourrai le voter le matin, car je pense qu'on aura voté avant hier. Vous verrons ce qui en résultera pour le cabinet.

Pouvez-vous savoir ce que c'est qu'un M. de Sackenbacher, Autrichien à Paris, qui se dit envoyé par le Prince de Schussenburg pour causer avec le jeune d'Espéy, et expliquer la politique de son cabinet? Il ne parle que des affaires intérieures de l'Autriche, et il en parle dans un bon sens. Je serais bien aise de savoir d'où il vient réellement et ce qu'il vaut.

Je ferme ma lettre avant d'avoir écrit un journal.
N'a luy pas être malade, Toute la route sur
passages ou supportable. Adieu, Adieu.